Jessica Oublié et Marie-Ange Rousseau, *Peyi an nou*

Paris, Steinkis, 2007, 208 pages, 20 €

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4579>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.4579

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 180-181

ISBN : 978-2-919040-41-4

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Jessica Oublié et Marie-Ange Rousseau, *Peyi an nou* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1321 | 2018, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4579> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans / localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans / localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

LIVRES

Jessica Oublié, et Marie-Ange Rousseau

Péyi an nou

Paris, Steinkis, 2007,
208 pages, 20 €

Péyi an nou raconte l'exil des Antillais embarqués dans les années 1950 et surtout 1960 pour venir se les geler et trimer en métropole. Bien sûr, ceux-là, à la diffé-
rence des enfants de la Réunion – chers à Michel Debré – ou des travailleurs

indochinois des années 1940, on ne les a pas forcés. Juste incités. Et, comme tou-jours, la France rend service. Aujourd'hui, on croit accueillir « *toute* (sic) *la misère du monde* », servir un plat de lentilles aux démunis. Hier, il s'agissait d'offrir des emplois, des formations et des carrières à faire pâlir de désir et rougir de confu-sion le premier Antillais venu. Bonne mère, la France préfère mettre en avant son grand cœur ; par pudeur, sans doute, elle n'ose faire cas de ses besoins. Des besoins que l'État et le patronat satisfe-ront en allant – autre temps, autres mœurs – combler leur appétit de

main-d'œuvre en Europe du Sud, en Afrique du Nord ou du côté des DOM. Qu'importent aux dirigeants politiques et économiques les remontés gastriques et les indigestions. La responsabilité des uns et des autres tient en une formule : « après moi le déluge ».

Il faut dire que sous les cocotiers la pression démographique, plus encore que le savoureux ti-punch, avait de quoi faire tourner la tête de nos « responsables ». Pas loin de six enfants en moyenne par Martiniquaise et Guadeloupéenne dans les années 1960-1964. En revanche, si les bras ne manquaient pas, le travail, lui, se faisait rare. Pas très bon pour le moral et les méninges risquent de glouglouter à la contestation. Alors quoi de mieux que de faire miroiter une place au soleil des Trente glorieuses ? Résultat, à l'heure des yéyés, la biguine pointe son nez à Paris, les Antilles deviennent terre d'émigration. Les gouvernements se trémoussent, se retroussent les manches et « ambloussent » les Antillais, jusqu'à payer à chacun et à chacune son transport. Aller seulement ! Le Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer (Bumidom), crée en 1963, fut, vingt ans durant, au cœur du dispositif. Mais, comme souvent en matière migratoire, les promesses se briseront sur le dur pépin de la réalité : les emplois seront subalternes, la paie maigrichonne, les formations anorexiques, la promo au ras des pâquerettes et le logement riquiqui. Pas de quoi entretenir le vertige méritocratique. Tout parti en eau de boudin. Pas bégueules, les Antillais, qui s'y

connaissent eux en boudins, firent avec, comme d'autres.

C'est cette histoire que racontent Jessica Oublié pour le texte et Marie-Ange Rousseau pour les dessins. Deux ans d'une enquête précise, riche en témoignages et entretiens avec de nombreux spécialistes, une enquête entre Antilles et métropole, menée auprès de trois générations. Car cette investigation sur les années fondatrices de l'émigration antillaise lève aussi le voile sur les conséquences de politiques à courte vue, voire honteuses.

Très vite, l'album trouve son rythme et dégage un parfum de... familiarité. Familiarité avec « nos » deux protagonistes qui mettent en scène leur travail et sa progression, leurs rencontres et leurs voyages. Cela donne une bande dessinée colorée, vive, pétillante d'informations et de spontanéité. Le découpage, rythmé en mode swing, est servi par une ligne épurée, presque enfantine et riche en humour. On passe de l'anecdotique – ou de l'essentiel, c'est selon –, mode de vie, cuisine, proverbes, créole etc., aux questions de fond : accueil et conditions de travail, mécontentement et luttes pour l'indépendance, conséquences de ces politiques sur le développement contrarié des Antilles (entre 1967 et 1974, la Guadeloupe et la Martinique ont perdu près de 12 % de leur population), « fissures » dans les généalogies et bricolage culturel, etc. *Péyi an nou*, c'est bien sûr la France, un pays que les 386 000 Antillais de métropole « *pen-saient être le leur* » écrit Jessica Oublié.

M. H.